No 19.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LES MALADIES QUI ONT RÉGNÉ EN MORÉE,

PENDANT LA CAMPAGNE DE 1828.

THÈSE

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE 19 MARS 1830;

PAR

CHARLES-JOSEPH BASTIDE,

de VEAUCOULEURS (*Meuse*),

Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'Honneur, Chirurgien-Major du 16e Régiment d'infanterie de ligne;

Pour obtenir le Grade de Docteur en Médecine.

A MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL AÎNÉ, seul Imprimeur de la Faculté de Médecine, près l'Hôtel de la Préfecture, No 10.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE

DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. LORDAT, Doyen, Président.
BROUSSONNET.
DELPECH.
DELILE.
LALLEMAND, *Examinateur.*
ANGLADA, *Examinateur.*
CAIZERGUES, *Examinateur.*

MM. DUPORTAL.
DUBRUEIL.
DUGÈS, *Suppléant.*
DELMAS.
GOLFIN.
RIBES.
RECH.

M. CHAPTAL, *Professeur honoraire.*

AGREGÉS EN EXERCICE.

MM. SAISSET.
BOURQUENOD.
POURCHÉ.
SABLAIROLES.
POUZIN.
FAGES, *Examinateur.*
ESTOR, *Examinateur.*

MM. VIGUIER.
KÜHNHOLTZ.
BERTIN, *Suppléant.*
SERRE.
BROUSSONNET.
ROUBIEU.
. . . .

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A Monsieur le Colonel

COMTE BORGARELLI D'ISON,

ET

AU CORPS D'OFFICIERS

DU 16[e] RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE.

Comme un témoignage de mes sentimens affectueux.

C.-J. BASTIDE.

FACULTÉ DE MÉDECINE

PROFESSEURS

MM. [illegible]

[illegible]

AGRÉGÉS EN EXERCICE

[illegible]

La Faculté de Médecine [illegible]



CONSIDERATIONS

SUR

LES MALADIES QUI ONT RÉGNÉ EN MORÉE,

PENDANT LA CAMPAGNE DE 1828.

LES fièvres intermittentes sont les maladies que les troupes, au moins en Europe, ont le plus à redouter lorsqu'elles sont obligées de séjourner dans des lieux bas et humides, dans le voisinage des marais, sur-tout en automne. Cette observation, recueillie à diverses époques et dans différens pays par un grand nombre de médecins, peut s'appliquer aux corps qui ont fait partie de la division d'expédition en Morée : aussi personne ne doute que la saison et les localités ne soient les principales causes des fièvres qui ont régné dans le Péloponèse pendant les quatre derniers mois de l'année 1828.

§ I.

La théorie, d'accord avec l'observation, nous apprend que, dans les fièvres intermittentes simples, c'est-à-dire, dégagées de toute espèce de complication, on remarque trois périodes assez généralement régulières ; celle du froid, celle de la chaleur, celle de la

sueur. Ces formes caractéristiques portent à croire que plusieurs ordres de fonctions, telles que la respiration, la circulation et les sécrétions, sont plus ou moins lésées. Ce point une fois établi, on conçoit facilement que l'excitation organique déjà existante peut être augmentée avec plus ou moins de promptitude par diverses causes locales et par la prédisposition des individus ; que dès-lors la maladie peut s'aggraver et présenter tous les caractères des fièvres pernicieuses : c'est ce que nous avons pu observer dans beaucoup de circonstances pendant nos longues guerres, mais sur-tout en Morée, où le développement et la marche des fièvres ont été, pour un grand nombre d'hommes, si rapides et si funestes.

Nous ne pouvons pas conclure des variétés nombreuses que nous avons pu noter, que l'on doive multiplier les espèces de fièvres intermittentes ; mais il nous semble que, dans un même lieu et dans la même saison, les différences que l'on remarque tiennent à la diversité des conditions organiques ; car, sans cela, comment expliquer pourquoi, parmi un grand nombre d'individus placés sous les mêmes influences pathogéniques, il en est qui résistent complètement aux causes du mal, tandis que d'autres ne peuvent pas en soutenir l'effort, et que, même parmi ces derniers, l'aspect de la maladie n'est pas, à beaucoup près, semblable. Cette simple observation suffit pour faire sentir la nécessité de varier la médication suivant les cas qui se présentent, et pour la faire concorder avec les moyens hygiéniques que commandent les localités.

Mais quel est l'organe ou le système d'organes spécialement lésé dans les fièvres intermittentes? Quelle est la cause de la périodicité? A quoi faut-il attribuer la différence des types? Ces questions importantes sont encore à décider. L'autopsie cadavérique, qui d'ailleurs n'a eu lieu que rarement en Morée, n'a pu rien nous apprendre de positif à cet égard. Le tube alimentaire, l'appareil hépatique, le cerveau et ses enveloppes (particulièrement l'arachnoïde), ont présenté des traces de lésion plus ou moins profondes ; mais ici ces altérations dépendaient, à ce que je crois, d'une complication spéciale et point du tout du caractère intermittent de la fièvre. C'est sur-tout

la muqueuse gastro-intestinale qui nous offrait les marques les plus manifestes d'irritation. Continuellement en contact avec les substances alimentaires, cette membrane est constamment aussi en relation directe avec la surface de la peau ; il s'ensuit qu'elle doit être fréquemment exposée aux irritations phlegmasiques : de-là, sans doute, naissent un grand nombre de maladies qui, dans quelques circonstances particulières, peuvent devenir épidémiques. Je ne veux pas dire pour cela que la fièvre intermittente soit purement le résultat de l'excitation de la membrane muqueuse de l'estomac et des intestins ; il est probable que le système nerveux y joue un grand rôle, de même que le système circulatoire ; mais ne devons-nous rien attribuer à la transpiration cutanée altérée, intervertie par les bivouacs sur un sol humide ? Compterons-nous pour rien le retour périodique des changemens de température, dont l'influence se fait sentir immédiatement sur la peau, et de-là, par action sympathique, sur la muqueuse digestive.

Cependant, quelles qu'aient été l'étude et l'analyse des symptômes de la fièvre épidémique de Morée, il n'a pas paru possible de déterminer si elle avait pour caractère principal l'état bilieux, l'état muqueux, ou catarrhal, ou nerveux, ou rhumatismal ; car la prédominance de l'un de ces divers états ne s'est pas fait remarquer d'une manière générale : on a bien pu les observer, mais séparément, et toujours avec des variétés dépendantes de la constitution et de l'idiosyncrasie de chaque individu. Dans tous les cas, nous pouvons dire, par anticipation, que si l'hôpital, au lieu d'être achevé deux mois trop tard, avait été construit à l'avance ; s'il avait été convenablement situé, assez vaste et passablement pourvu de tous les objets nécessaires, on aurait pu combattre de prime-abord la maladie avec avantage, enrayer les accès de la fièvre et en empêcher, pour un très-grand nombre de malades, la funeste issue.

Le principal caractère des fièvres était la périodicité. La fièvre quotidienne et la fièvre tierce ont été le plus généralement observées. Nous avons vu très-peu de fièvres quartes. En général, l'invasion était prompte, et la maladie, dès le début, se présentait avec les symp-

tômes les plus alarmans, tels qu'une douleur très-intense, soit dans l'abdomen, soit dans les jointures ; quelquefois de l'oppression avec difficulté de respirer ; d'autres fois des vomissemens violens de matières verdâtres, et dans quelques cas, congestion sanguine vers l'encéphale, qui amenait toujours un état convulsif ou soporeux.

On voit qu'il suffisait de la prédominance de l'un de ces symptômes sur les symptômes ordinaires qui constituent la fièvre intermittente simple, pour donner à la maladie un caractère pernicieux. Le pronostic alors devait être d'autant plus fâcheux que l'accès durait plus long-temps, et que les intervalles apyrétiques étaient plus courts : c'est ainsi que la fièvre quotidienne, dont les accès, chez plusieurs malades, étaient presque subintrans, nous a paru beaucoup plus grave que la fièvre tierce.

Outre les fièvres d'accès, nous avons eu occasion d'observer plusieurs affections sporadiques que l'on rencontre dans tous les pays et sur tous les hommes indifféremment ; aussi a-t-on eu à traiter un assez grand nombre de maladies qui ne doivent point entrer dans le cadre de l'épidémie régnante : quelques fièvres inflammatoires, des irritations de l'appareil bilieux d'où résultait souvent une teinte ictérique assez développée, des embarras gastriques, des phlegmasies gastro-intestinales plus ou moins intenses, ont été les lésions morbides que nous avons pu signaler et qui nous ont paru exister avec tous les caractères de l'*essentialité*. Mais nous devons dire que bien souvent ces diverses affections se compliquaient avec les fièvres intermittentes, et n'ont pas peu contribué à les rendre funestes pendant les deux premiers mois, où les soins de propreté et un abri véritablement hygiénique ont manqué, pour ainsi dire, totalement.

Je ne me permettrai pas de discuter la valeur des diverses théories qui ont été publiées tour-à-tour sur les fièvres d'accès ; je dois me borner à dire que, dans la pratique, le point important est de reconnaître quel est le système de l'organisme qui est le plus spécialement affecté : est-ce l'organe sécréteur de la bile ? est-ce le système circulatoire ? est-ce le système muqueux, musculaire ou nerveux ? On conçoit que la médication doit varier dans ces divers cas, parce que chacun d'eux

devient l'objet d'une considération spéciale. L'heure des paroxysmes, les phénomènes qui se présentent à l'œil du médecin pendant l'exacerbation, et qui indiquent la lésion plus ou moins profonde des fonctions, donnent aussi la règle à suivre pour l'emploi des moyens thérapeutiques que l'art tient à sa disposition.

§ II.

On sait que dans les lieux bas, humides et marécageux, les fièvres tendent à devenir endémiques, et, pour ainsi dire, la propriété du sol. Dans des pays semblables, une épidémie devient imminente, et se déclare avec plus ou moins de violence pendant les grands rassemblemens de troupes : c'est ce que l'on a pu remarquer nombre de fois ; c'est ce qui a eu lieu sur-tout dans l'île de Valcheren, lorsque nous y avions des troupes ; c'est ce qui nous est arrivé devant Navarin, et c'est probablement aussi ce qui surviendrait dans le voisinage des marais Pontins, où l'on sait que les fièvres intermittentes règnent constamment parmi le petit nombre de malheureux forcés de vivre dans ce pays, qui, pour cette raison, se trouve depuis si long-temps inhabitable.

Mais les mêmes lieux, les mêmes causes, les mêmes prédispositions peuvent aussi faire naître des maladies différentes, suivant les diverses époques de l'année. C'est ainsi qu'en été on aura fréquemment à traiter des irritations gastro-intestinales ; que les fièvres intermittentes se montreront dans toute leur intensité en automne, et que l'hiver on observera des fièvres typhodes.

§ III.

Plusieurs causes ont pu développer les maladies que nous avons eu à traiter en Morée ; mais la plus importante, à mon avis, celle que l'on doit mettre en première ligne, c'est le passage journalier d'une chaleur excessive à la fraîcheur et à l'humidité. Chacun a pu remarquer, en effet, que, pendant les mois de septembre et octobre, la température était en général fort élevée pendant le jour, tandis que les nuits étaient

froides et humides par l'effet d'une rosée très-abondante, et que, quelque soin que l'on apportât pour se couvrir dans les barraques et les tentes, on n'en était pas à l'abri.

Pourrions-nous attribuer l'épidémie aux fatigues, aux marches forcées, aux privations, à la mauvaise qualité des alimens? Je ne le pense pas. La traversée de Toulon en Grèce fut prompte et heureuse; tous nos soldats étaient bien portans à notre arrivée; le débarquement s'opéra avec ordre et sans obstacle; l'armée se reposa quinze jours au camp de *Pétalydi*. Pendant ce temps, il y eut très-peu de malades, et l'on n'observa sur-tout aucune fièvre intermittente. La distance du golfe de Coron à Navarin, qui n'est que d'environ dix lieues, fut parcourue en cinq jours, dont trois furent passés en repos dans la plaine de Khumbey. Il se faisait tous les jours des distributions régulières, et l'on peut dire que les soldats ont été assez bien nourris. Quelquefois, il est vrai, on donnait de la viande salée et du biscuit; mais la moitié du temps c'était du pain, de la viande fraîche, et toujours une ration de vin. En un mot, il est à la connaissance de tous que les vivres n'ont jamais manqué, et qu'en général ils étaient de bonne qualité. Si quelques hommes se sont montrés intempérans; si, contre les ordres donnés, ils ont bu du vin grec sans modération, il a pu en résulter pour eux seuls quelques affections gastriques, quelques dysenteries; mais il n'est pas probable que cet abus ait donné lieu à la fièvre intermittente et puisse être compté comme une de ses principales causes.

Quoi qu'il en soit, la naissance de l'épidémie date véritablement de l'époque de notre arrivée au camp de la *Djalova*, devant Navarin. C'est là que les corvées et les gardes commencèrent à devenir assez pénibles; c'est là sur-tout que, pour la construction de leurs barraques, les soldats allaient en foule dans un marais voisin, s'enfoncer dans le bourbier jusqu'au genou pour y couper des joncs. Ce travail assez fatigant dura plusieurs jours, et dut singulièrement prédisposer les hommes à la maladie que les aberrations atmosphériques devaient faire naître.

Il serait difficile de contester aux changemens périodiques de la

température, la grande influence qu'ils ont eue sur le développement des fièvres, lorsqu'on sait que les officiers, mieux nourris et mieux abrités, ont participé à la maladie comme les soldats ; que les individus les plus intempérans ont été frappés en moins grand nombre que les autres, et que les plus forts y ont été exposés comme les plus faibles, quoique les corvées fussent égales pour tout le monde. Un fait digne de remarque, c'est que le 35me de ligne, plus voisin que le 16me régiment du marais où les soldats allaient couper des joncs, n'eut de malades que douze ou quinze jours après nous, et que ce ne fut que vers le commencement d'octobre que ce corps eut part à l'influence épidémique.

Mais si le 35me régiment fut atteint plus tard, pour des raisons difficiles à expliquer, puisque la nourriture, les corvées et les effets de campement étaient les mêmes pour tous, chacun a pu également observer que les soldats du génie et de l'artillerie, qui ont bivouaqué les premiers devant Navarin, à la gauche de notre camp, et un peu plus loin que le 35me, de la plage marécageuse dont nous avons parlé, ont fourni cependant les premiers malades et éprouvé de plus grandes pertes que les corps de la ligne, quoiqu'ils fussent bien plus robustes que nos fantassins.

§ IV

Nous avons vu que ce n'est point aux marches forcées, aux fatigues, aux privations, ni à la mauvaise nourriture, que nous devons attribuer les maladies que nous avons éprouvées devant Navarin ; c'est dans les localités seules qu'il faut en chercher les causes. Déjà quelques-uns de ces hommes qui passent pour médecins grecs nous avaient menacé des fièvres d'automne, si l'on persistait à occuper les lieux où le camp était assis. Mais la nécessité de se tenir rapproché de Navarin, et de forcer ainsi le général égyptien à une prompte capitulation, ne permit pas sans doute de choisir une position meilleure sous le rapport sanitaire. Il fallait, en effet, des raisons bien majeures pour s'établir dans un bas-fond, très-près d'une plage

marécageuse, non-seulement dans le voisinage d'un lieu encore couvert de haillons, de saletés et d'ordures laissés dans le camp d'Ibrahim, mais encore non loin du cimetière des Égyptiens, dont les cadavres, à peine couverts d'un peu de terre, frappaient constamment l'odorat et les yeux. On conçoit que, si les changemens périodiques de température ont donné lieu aux fièvres intermittentes, les circonstances dont nous venons de parler ont pu aussi les rendre plus graves et favoriser leurs complications.

Les corps qui campaient devant Navarin, sur-tout dans le bas-fond, en face de la rade, et qui furent ensuite détachés pour se rendre à Modon et à Patras, continuèrent à être frappés par la maladie jusqu'à la fin d'octobre. L'on dut remarquer, sur-tout, que les troupes destinées pour Modon restèrent, en quelque sorte, soumises aux mêmes influences, puisqu'elles furent immédiatement forcées de bivouaquer pendant huit ou dix jours près de la ville, dans un lieu bas, et, comme à Navarin, entouré de haillons, de saletés et de cadavres inhumés à la manière des Égyptiens, c'est-à-dire, dans des fosses presque entièrement découvertes.

La marche à la fois rapide et funeste de la maladie était d'autant plus déplorable, que tous les besoins hygiéniques et médicaux se faisaient sentir en même temps, et que, dans l'espace de plus d'un mois, on a éprouvé les plus grandes difficultés pour y satisfaire en partie.

Deux ou trois bâtimens de transport et un certain nombre de tentes, que l'on fit dresser à la hâte pour servir d'hôpital militaire, furent promptement encombrés; c'est ce qui nous força de garder un très-grand nombre de nos malades, et de les soigner aussi sous des tentes et des baraques que l'on fit dresser spécialement pour eux.

A l'hôpital, comme dans nos infirmeries, les formes diverses qu'affectaient les fièvres intermittentes, chez plusieurs individus, étaient rarement d'un bon augure; la maladie devenait funeste, en effet, lorsqu'il y avait persistance d'un symptôme grave jusqu'au quatrième ou cinquième accès; et bien souvent même, dès le second, le malade ne donnait plus aucun espoir.

§ V.

Quelle que soit l'expérience que l'on ait acquise, l'on est toujours embarrassé lorsqu'il faut combattre une maladie qui s'annonce spontanément et qui marche comme un torrent dévastateur. Dans les circonstances difficiles où nous nous sommes trouvé en Morée, ne pouvant pas éviter les causes de la maladie en nous éloignant des lieux où elle avait pris naissance, nous avons dû, autant que nos connaissances pouvaient le permettre, rechercher l'organe souffrant et baser sur ce principe toute notre médication. Néanmoins, dans une foule de cas, nous avons été réduit à faire la médecine du symptôme, si souvent trompeuse, puisqu'il est vrai que le symptôme ne fait pas toujours connaître le siége de la maladie.

Les saignées générales et locales nous ont été d'un grand secours pour apaiser la vive excitation inflammatoire que nous remarquions sur plusieurs sujets, et préparer l'action du sulfate de quinine, qui bien souvent produisait des effets salutaires dès les premiers jours, soit en prévenant le retour de l'accès, soit en diminuant son intensité. Les irritations gastro-intestinales, les douleurs à la région du foie et de la vessie étaient calmées par des applications de sangsues, des fomentations émollientes et des lavemens de même nature. Mais nous avons vu de bonne heure qu'il n'y avait qu'à gagner à recourir le plus promptement possible au plus puissant des fébrifuges, le sulfate de quinine, que nous donnions à la dose de huit à dix grains, par prise de deux grains, d'heure en heure, dans l'intervalle des accès. Il était difficile de varier les tisanes: la seule que nous pussions donner était faite avec de l'orge ou du riz, de la réglisse et un peu de citron.

Dans le plus fort de l'épidémie, il n'était pas rare que la fièvre fût accompagnée de diarrhée ou de dysenterie ; mais ces complications fâcheuses ont été bien plus fréquentes vers la fin, où nos malades ont éprouvé tant de récidives. Nous n'avions alors, pour y remédier, qu'un peu de teinture d'opium, et encore ce remède nous a-t-il manqué bien souvent.

Pendant l'acuité de la maladie, une diète absolue était nécessairement prescrite ; mais il n'était pas toujours possible de l'obtenir des malades, parce qu'il n'y avait pas de police médicale. C'est, nous n'en doutons pas, au défaut de régime, qu'il faut attribuer, chez un grand nombre d'hommes, le retour violent de quelques accès, et, plus tard, la fréquence des rechutes.

Nous avons pu disposer, avons-nous dit, de quelques médicamens ; mais les moyens hygiéniques, qui auraient été si nécessaires dans la position où nous nous sommes trouvés, ont manqué tout-à-fait : point de linge de corps, point de draps de lit, point d'ustensiles, point de véritable abri contre la rosée de la nuit, qui pénétrait si facilement la toile des tentes, refroidissait les malades et entretenait ainsi la périodicité et l'intensité des fièvres.

C'est dans une si fâcheuse conjoncture que nous avons pu reconnaître toute l'importance des soins et de la sollicitude de M. le colonel comte Borgarelli d'Ison, pour son régiment : jour et nuit il était sur pied, s'occupant de tous les détails et nous aidant avec persévérance de tout son pouvoir pour améliorer le sort de nos malades, et leur procurer les objets et les médicamens que l'administration des hôpitaux n'était pas toujours à même de faire fournir. Avant le départ du 16me pour Patras, nous reçûmes de Zante, entre autres substances indispensables, 250 grammes de sulfate de quinine dont nous avions le plus pressant besoin, et ce fut à la bienveillance de notre colonel que nous en fûmes redevables. Dans une pareille circonstance, j'ai dû le premier en sentir tout le prix, et c'est avec le plus vif empressement que je saisis cette nouvelle occasion de lui en témoigner ma reconnaissance particulière.

Nos ressources sanitaires, de même que celles des autres régimens, ont été, comme on voit, fort restreintes : celles de l'administration des hôpitaux n'étaient guère plus abondantes. Nous avons dejà exposé que dans la position que durent garder les troupes devant Navarin, la maladie était inévitable. Il restait donc à l'administration de l'armée le soin de construire un hôpital en planches, vaste, commode, bien situé, et par conséquent à l'abri de toute infection ; il fallait aussi,

en bonne règle, le pourvoir de tous les médicamens et objets nécessaires, pour éviter aux corps, sur-tout, l'inconvénient très-majeur à l'armée de garder leurs malades. La chose fut sans doute complètement impossible, et il le faut bien, puisque, au lieu de l'établissement dont je viens de parler, on reçut les malades, qui affluaient de toutes parts, sur des bâtimens de transport et sous des tentes, dans chacune desquelles on les plaça d'abord au nombre de quatre, mais où bientôt, par une mesure plutôt administrative que médicale et hygiénique, on en fit entrer jusqu'à huit; aussi en peu de jours tout fut bientôt encombré, et l'on ne tarda pas à reconnaître que le séjour dans un local semblable était plus dangereux pour les malades que la maladie elle-même.

Ainsi, prise au dépourvu, l'administration des hôpitaux n'eut pas même le temps de choisir un emplacement convenable; car ce fut entre une ville infecte et le camp français que l'on se décida à dresser des tentes où devaient être admis les malades: d'ailleurs, point de police médicale, point d'ordre dans l'administration des secours; les malades bien souvent mouillés, traversés par la pluie (1), ou plongés dans l'ordure et s'infectant l'un l'autre, faute d'ustensiles et sur-tout d'infirmiers pour leur prodiguer des soins: voilà l'aspect que présentèrent les *tentes-hôpital* pendant plus d'un mois.

Heureusement cet état de choses ne fut pas de longue durée; quelques circonstances favorables vinrent arrêter la violence de la maladie: Navarin, Modon, Coron et Patras nous avaient été cédés, ce qui permit de disséminer et de cantonner les troupes; la saison commençait aussi à être moins propre au développement des fièvres; l'atmosphère avait éprouvé des changemens avantageux pour la santé; les

(1) Nous nous rappelons encore avec effroi la terrible nuit du 15 au 16 octobre. Pendant plusieurs heures il fit un orage épouvantable, la pluie tombait par torrens; la moitié des tentes furent renversées; tous les malades de l'hôpital restèrent mouillés et transis de froid pendant plus de vingt-quatre heures. Il n'est pas besoin de parler des funestes suites d'une pareille nuit: on les conçoit de reste.

chaleurs étaient moins fortes pendant le jour, et comparativement, les nuits moins fraîches et moins humides. Dans les villes qu'avaient abandonnées les Égyptiens, les soldats, comme les officiers, travaillaient constamment à se former un asile commode ; d'un autre côté, l'autorité administrative, douloureusement prévenue par un danger si grand, avait pris des mesures salutaires ; et vers la fin d'octobre, il fut possible de se servir d'un hôpital qui avait été construit près de Navarin pour remplacer les navires et les tentes (1). Le personnel de santé était augmenté de plusieurs médecins et chirurgiens nouvellement arrivés de France ; les soldats que l'on avait pris dans chaque régiment pour faire le service d'infirmiers, commençaient à s'habituer à remplir leurs pénibles et utiles devoirs ; les distributions étaient régulières et se faisaient avec surveillance et avec ordre ; les objets les plus indispensables étaient suffisamment répartis ; il fut possible de déshabiller tous les malades et de les faire coucher librement et proprement dans un lit ; en un mot, chaque soldat, en arrivant à l'hôpital, pouvait conserver l'espoir d'être véritablement secouru.

Dès le mois de novembre, on commença à n'avoir plus de nouveaux malades ; mais on vit avec douleur les convalescens éprouver des rechutes sérieuses, que l'on attribua avec raison à l'intempérance de la plupart d'entre eux. La diarrhée et la dysenterie se joignaient fréquemment à ces récidives, qui ont fini par affaiblir singulièrement nos malades, et déterminer des affections chroniques des viscères abdominaux. On remarquait encore chez plusieurs convalescens, deux mois après notre rentrée en France, que la peau était toujours sèche et blafarde, le visage pâle et bouffi, les jambes et les pieds œdématiés ; il y avait aussi gonflement avec douleur dans quelques points du

(1) On peut dire que l'emplacement du nouvel hôpital ne fut pas très-bien choisi, sous le rapport hygiénique. Il a paru trop rapproché de Navarin et trop voisin des lieux où les soldats d'Ibrahim avaient établi leur camp et leur cimetière. Sans nul doute, il aurait été plus convenable d'imiter l'administration de la marine qui plaça le sien sur un terrain sec, spacieux, et à l'abri de toute exhalaison miasmatique.

bas-ventre et toujours des digestions pénibles. On conçoit, d'après cela, que le rétablissement des fonctions a dû être bien tardif ; aussi a-t-on été forcé de solliciter des congés de convalescence pour un grand nombre, comme un des moyens les plus convenables de les rendre à la santé.

§ VI.

C'est dans l'espace d'environ six mois que la division d'expédition, forte de douze à treize mille combattans, a éprouvé, dans les hôpitaux ou les infirmeries régimentaires, une perte de neuf cent quinze hommes, dont cent soixante-trois du 16e Régiment de ligne. Si les secours hospitaliers eussent été de bonne heure amplement et hygiéniquement organisés, aurions-nous vu périr tant de monde ? On ne peut guère le penser : la position des malades a été vraiment déplorable pendant plusieurs semaines ; cette circonstance seule aurait suffi pour nous convaincre, si déjà nous n'en avions été bien persuadé, que la médecine, outre les médicamens dont elle doit faire usage, a besoin, pour obtenir de véritables succès, de plusieurs moyens accessoires préparés à l'avance. On sait qu'il n'est pas toujours au pouvoir de l'administration de prévenir les épidémies, et qu'il est encore plus difficile au médecin d'y remédier lorsqu'elles éclatent ; cependant nous devons admettre que, dans les cas d'expédition lointaine, rien de ce qui est utile ne doit être négligé pour venir amplement et promptement au secours de l'art, parce qu'on ne peut pas en attendre de grands avantages, si les principales ressources de l'hygiène ne sont pas mises à sa disposition ; c'est-à-dire, si le local où doivent être reçus les malades n'est pas assez vaste, s'il n'est pas assez bien disposé, s'il n'est pas assez bien situé pour être à l'abri de toute infection ; si le linge, le mobilier et les divers objets de pansement ne s'y trouvent pas en suffisante quantité; et s'il n'y a pas un assez grand nombre d'infirmiers intelligens et actifs pour tenir tout en ordre et dans le plus grand état de propreté, comme aussi pour assurer l'exécution d'une bonne police médicale, je veux dire l'administration des remèdes et l'observance du régime.

§ VII.

Comme juges des besoins des malades, les officiers de santé ont le droit de dire : donnez-nous à temps et à propos tout ce qu'il faut, tout ce que les règlemens accordent ; faites en sorte que les besoins ne se fassent jamais sentir, et nous pourrons compter sur un résultat avantageux. Que chacun se pénètre bien sur-tout que les hôpitaux touchent de près à la force morale d'une armée, et que leur mauvaise tenue et les mauvais soins que pourraient y recevoir les soldats, deviendraient pour eux, dans bien des cas, un sujet de découragement.

§ VIII.

En France, le service de santé des ambulances et des hôpitaux n'a pas, comme en Angleterre, la haute main sur le service administratif : chez nous, les médecins n'ont jamais voix délibérative, et quoique par leurs études et la nature de leurs fonctions ils puissent donner de bons avis en ce qui concerne les approvisionnemens de toute espèce, la conservation et l'emploi des denrées, l'emplacement, la disposition intérieure des hôpitaux et la mise en pratique des règles de l'hygiène, ils ne sont cependant pas toujours consultés par l'autorité administrative ; mais supposons qu'on veuille les appeler en temps opportun, voici les conseils qu'il me paraîtrait convenable de donner :

Faites en sorte que les vivres soient toujours de bonne qualité ; car une nourriture saine conserve la santé et la vigueur des soldats.

Avant d'emmagasiner vos provisions, désignez, comme dans la marine, une commission chargée d'examiner en détail la qualité des comestibles. Vous éviterez par-là à certaines personnes placées sur la pente des bénéfices, la peine qu'elles se donnent bien complaisamment pour faire passer pour bon ce qui est mauvais, ce qui peut devenir nuisible.

S'il s'agit du service de santé proprement dit, comptez que dans une expédition lointaine et sur-tout une expédition d'outre-mer, vous pouvez aborder sur une terre sans culture, insalubre, et où peut-

être vous ne trouverez pas une seule maison debout (1) ; songez que vous pouvez voir, en peu de temps, tomber malades le quart de vos soldats : basez vos approvisionnemens en conséquence.

Ne vous exposez pas à laisser les malades dans leurs régimens, traités au bivouac ou sous la tente, sans paille, sans draps, sans couvertures, embarrassés dans leurs vêtemens et bien souvent entourés d'ordures.

Munissez-vous d'une suffisante quantité de planches, pour pouvoir construire avec facilité des hôpitaux partout, afin de mettre promptement vos malades à l'abri et leur prodiguer de bonne heure les secours convenables ; car, en médecine, le meilleur moyen de vaincre le mal est de l'attaquer de prime-abord.

Évitez dans tous les cas l'encombrement : on sait que, lorsque les malades sont entassés, les maladies propres aux hôpitaux se déclarent, se propagent et s'aggravent avec une grande rapidité : telles sont les affections typhoïdes, la dysenterie, la pourriture d'hôpital.

Que vos ambulances et vos magasins de réserve soient toujours abondamment pourvus de linge à pansement et de tous les objets d'hôpitaux les plus indispensables pour le nombre présumé des malades.

Composez le personnel de santé, de manière à assurer le service médical dans tous ses détails et dans toutes les circonstances, surtout pour les jours de combat.

Que les hommes destinés à faire le service d'infirmiers, ne soient point pris au hasard et sur-tout parmi les gens sans aveu, comme cela est arrivé tant de fois ; qu'ils soient disciplinés, intelligens, proprement vêtus et assez nombreux pour exécuter avec promptitude et avec ordre tous les détails du service.

---

(1) C'est ce que nous avons vu, en arrivant en Morée : les malheureux Grecs, dispersés dans les montagnes, avaient abandonné leurs habitations et leurs terres. Sur un littoral d'environ 50 lieues (depuis le golfe de Coron, lieu du débarquement, jusqu'à la rive péloponésienne du golfe de Lépante), nous n'avons vu que des champs incultes, des maisons renversées de fond en comble, et quelques familles errantes plongées dans la désolation et la plus affreuse misère.

Lorsque vous arriverez dans le pays où vous devez vous établir, quelle que soit la position que doive occuper la troupe, ne construisez jamais votre hôpital dans des lieux bas et humides; n'oubliez jamais qu'il faut s'attendre à des maladies plus ou moins graves pendant l'automne et les temps de pluies; que dans les pays chauds où les hommes ont sur-tout à craindre le danger de l'acclimatement, il convient d'occuper les hauteurs pour y placer au moins les malades: là il n'y a aucune exhalaison à craindre, aucun miasme n'y croupit; la surface du sol exposée à tous les vents est facilement balayée; la terre mouillée par la pluie sèche promptement; l'eau en excès s'écoule avec rapidité.

Ces diverses considérations, basées sur les principales règles de l'hygiène, nous donnent l'idée que, dans beaucoup de circonstances, certaines épidémies, sur-tout les fièvres intermittentes, propres aux lieux bas et marécageux, peuvent être sinon prévenues, du moins avantageusement modifiées. Je n'ignore pas qu'il est trop souvent difficile à la guerre d'arriver à ces heureux résultats, parce que les conditions que je viens d'énumérer ne peuvent pas, dans tous les temps, être remplies; mais toujours est-il vrai de dire que chacun doit mettre tous ses soins à se montrer prévoyant, car la prévoyance seule donne la probabilité du succès.

Lorsque rien n'a été prévu, lorsqu'on est dépourvu des choses les plus indispensables, lorsqu'on est forcé d'entasser les malades dans le premier endroit venu, on est bien loin de pouvoir arriver à une bonne médication. Les médicamens sagement administrés sont d'une grande importance sans doute; mais, dans les grands rassemblemens, les secours hygiéniques sont fort au-dessus des préparations pharmaceutiques. Que peut, en effet, le médecin dans une épidémie, s'il devient impossible d'éloigner les malades du foyer d'infection, si l'hôpital n'est pas situé dans un lieu salubre, s'il n'y a aucun moyen de propreté, et si l'alimentation n'est pas convenable?

FIN.